

Violence, violence

De Ted Hoagland (in Reading *the fights, The best writing about the most controversial sport*, édité par Joyce Carol Oates et Daniel Halpern, 1988)

(traduit par Sébastien Derrey : n'étant pas traducteur, ces traductions comme les suivantes sont entièrement à revoir. J'ai parfois mis entre parenthèses et en bleu les termes que je n'ai pas réussi à traduire)

Il est curieux qu'avec un climat aussi écrasant et intoxiqué de violence générale tel qu'il y en a à New York nous devrions encore donner de l'argent pour aller aux combats professionnels. Le fan de combat, comme quelqu'un avait l'habitude d'en faire le portrait, était une sorte de pantouflard obèse frustré dont la vie était pratiquement dépourvue de danger et de drame. La cinquantaine plutôt que jeune, petit homme d'affaires ou chef de magasin, vétéran de guerre nostalgique, il parcourait et trouvait le monde apathique, alors il allait à l'arène de St Nicholas pour brailler et se tordre sur sa chaise pliante, envoyait des esquisses de coups, ou faisait la même chose dans un bar en face de la télévision. Mais à présent ce type a toute la puissance de feu du Vietnam à la télévision, les émeutes raciales au collège, les hippies à haïr, les cambriolages dans son immeuble, la peur d'être agressé quand il est dans la rue. En rentrant chez lui après le combat, il a une chance d'être battu pire que le perdant l'a été. Et la Boxe, qui a commencé comme un sport total, n'a pas été capable de contraindre ses procédures en les rendant plus strictes, à la manière dont le football professionnel, pour être plus à la mode, s'est dirigé vers une agitation nerveuse et une action plus sauvage. C'est le plus simple de tous les spectacles : deux hommes se battent, se reposent 1 mn, et se battent encore. Comme la course au mile, c'est traditionaliste et limité, humble dans ses prétentions.

Le Baseball, qui semble le sport naturel de l'homme par-dessus tout, s'est avéré être excessivement cérémonieux et de longue durée pour les années 60, et même le burlesque et les danseuses du ventre de la 8^e avenue, directs comme nous avions un jour supposé qu'ils étaient, ont été éclipsés par des spectacles encore plus élémentaires du physique humain. Les entrepreneurs de la Boxe n'ont d'abord pas suspecté qu'il restait à leur sport d'autre coup que celui du remplissage télévisuel pour l'arrière pays, où les vieilles modes ont encore cours. La coutume des combats hebdomadaires à St. Nick ou au vieux Garden avait expiré (depuis que les deux édifices étaient tombés *pouf*). Mais alors ils ont essayé quelques affiches au bureau d'embauche de la National Maritime Union, comptant sur les marins bagarreurs pour fournir un arrière de billetterie. Quand les spectacles furent vendus, ils les changèrent de place au Felt Forum dans le nouveau Madison Square Garden et découvrirent que le sport rapportait aussi bien de l'argent à cet endroit. Pour cette raison, la Boxe en direct est de nouveau devenue une caractéristique de la vie new-yorkaise. Le problème des promoteurs n'est pas de moderniser le *Geist* pour l'adapter aux années 60 mais de trouver des combattants qui combattent, parce qu'à la différence de beaucoup d'autres athlètes, les combattants professionnels n'aiment pas vraiment beaucoup leur sport, en règle générale ; ils combattent pour le porte-monnaie. Tous nos citoyens irlandais et italiens se sont élevés dans la société jusqu'à ce qu'ils n'aient

plus à choisir entre lustrer des voitures pour gagner leur vie ou l'argent du ring, et les noirs et les hispanophones ([the Negroes and Spanish speakers](#)) aussi se sont bousculés dans leur ascension vers le haut en direction de meilleurs moyens d'existence, ne serait-ce que pour des sports plus théâtraux avec beaucoup de travail sur le terrain, ou des sports diversement décorés dans lesquels si l'équipe perd le coach perd son travail. La Boxe n'est pas comme ça, et nous avons affamé des âmes du Nigéria, des Philippines et des Bahamas pour faire le sale travail. Les gens parfois font l'erreur de plaindre les boxeurs, cependant, et veulent abolir le sport, alors qu'ils devraient plutôt regarder l'homme dans la laverie de voiture du quartier qui *n'est pas* un combattant – ne prend pas un avion pour Seattle pour une grande affiche – mais manie le tuyau de vapeur et polit les garde-boue.

Et est-ce que c'est de la saleté ? Je ne suis pas l'un de ces témoins oculaires professionnels qui veut regarder n'importe quoi qui peut se passer sur le terrain. Je vis sur l'Ambulance Alley et je n'ai pas besoin d'aller au Garden pour voir des hommes en situation désespérée. Je vais regarder une épreuve d'habileté, un concours de violence limitée entre des adversaires pas intimidés qui, même lorsque ça déborde hors du ring après une mauvaise décision et que la foule dans sa colère se balance épaule contre épaule, est très XIXe siècle, de l'ère des chevaux de trait dans la rue. Tout sport est un combat entre ses participants, mais la Boxe est un combat distillé, plus pur que le combat avec armes. Lorsqu'un arbitre s'avance et arrête un combat dans lequel un homme reçoit une punition sans aucun espoir de récupérer, la foule n'est pas déçue de voir la punition arrêtée ; ils en sont plutôt heureux. S'ils sont déçus, c'est parce que le drame est fini, lequel était vrai aussitôt que le combat est devenu unilatéral. L'attrait de la Boxe c'est son drame et sa grâce, une grâce tempétueuse qui s'élève à un exigeant ballet improvisé, spécialement chez les poids les plus légers et les plus agiles. Les mains, les bras, les pieds, les jambes, la tête, le torse – plus est fait par moment que dans le rapide hockey sur glace ; et comme il y a plus de mouvement, les athlètes d'autres sports ne peuvent surpasser en grâce un boxeur accompli.

Pourtant, pourquoi cette violence supplémentaire en des temps si violents ? Est-elle chorégraphiée comme une corrida ; est-elle comme une belle tragédie où l'on va bien que notre propre vie soit assez embrouillée ? Bien sûr ce n'est pas du tout pour ces raisons. Il n'y a aucun programme, aucune unité, aucun des sens tels ceux que seule une parabole développe fortuitement, et les spectateurs sont là pour le combat. Les écrivains dans l'axe Hemingway-Mailer ont été fascinés par le combat, plaçant les révélations et les identités dans les rituels d'avant combat, mais ils n'ont pas prétendu que le sport était comme un art. Il y a dix ans, quand nous ne vivions pas le long d'un tel océan de violence, certains d'entre nous allaient aux combats peut être comme quelqu'un garde un aquarium. Nous nous sommes rendus compte que la majeure partie du monde était sous l'eau, mais nous étions en haut au sec avec Eisenhower, et sachant que la vie est sel et que la vie est action, la vie est larmes et la vie est eau, nous gardions un vivier pour représenter les 4 cinquièmes du monde qui respirait avec des branchies.

Mais de nos jours nous sommes inondés et nous nageons pour notre chère vie, peu importe où il nous arrive de vivre. Que nous préférions cependant nos sports violents – la concision irréductible de la Boxe – est la preuve d'une relation à la violence, un besoin et une curiosité, tellement basique qu'il ne peut être assouvi. Bien que nous soyons vraiment fatigués du délire dans les rues, nous sommes seulement fatigués du désordre. Rendez-le concis, mettez autour des cordes ou des lignes blanches, et nous irons, nous irons, juste comme des vacanciers descendent vers la mer rugissante.